Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 9

Artikel: Vilhiès et novallès mésourès
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194156

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de l'honneur des femmes, de toutes les considérations qui devraient les arrêter, uniquement pour gagner leur cause.

Quand ils sortent de là, après s'être injuriés, ils se regardent en riant et ils échangent une poignée de mains. Les clients qu'ils viennent de traîner dans la boue sont oubliés. C'est le métier qui veut ça. Comme si le barreau devait être un métier, comme si la profession d'interpréter la loi et de faire triompher la justice n'était pas la plus noble et la plus haute!

Mais ce qu'il y a de plus fâcheux dans ces attaques aux personnes, c'est leur contre-coup sur l'opinion. Tel honnête homme sali par une plaidoirie qu'ont reproduite toutes les gazettes, telle honnête femme réduite à baisser la tête, se justifieront-ils jamais auprès de tous ceux qui ont entendu la plaidoirie ou qui l'ont lue? La méchanceté humaine est là, dont le dernier mot sera toujours : « Il fallait bien tout de même qu'il y eût quelque chose. »

Le plus souvent, les avocats n'inventent pas la calomnie de toutes pièces, mais, par l'interprétation d'un fait, par la signification qu'ils donnent à une parole, ils calomnient quand même!

Et, après avoir calomnié, ces honnêtes gens, car ils sont honnêtes dans le privé, rentrent chez eux, embrassent leur femme, jouent avec leurs enfants, passent au coin du feu une soirée heureuse, sans même penser que, dans un autre logis, il y a des rougeurs et des larmes!...

Il serait grand temps que l'opinion se prononçât d'une manière plus éclatante, qu'au besoin la loi vînt en aide à l'opinion, pour mettre un terme à ces abus de la parole, contre lesquels la lâcheté de l'habitude empêche trop souvent les honnêtes gens victimes de protester! »

Quelques réflexions sur la graphologie.

La graphologie est une question très à la mode du jour, et fort cultivée par certaines personnes qui en font malheureusement leur gagne-pain. Vous savez parfaitement qu'il n'y a là rien de mystérieux ou de cabalistique. C'est tout simplement une bonne petite science d'observation.

Avez-vous remarqué, par exemple, la différence qui existe entre l'écriture de votre père et celle de votre mère? La première sera plus rude, moins inclinée, tandis que la seconde sera fine, pâle et aura plus de déliés.

Nous avons tous au moins deux écritures, l'une cursive et l'autre appliquée, que nous employons pour nos lettres de circonstances.

Sur laquelle de ces écritures faudra-t-il faire nos observations?... Eh bien, il faut prendre l'écriture courante, qu'on emploie sans pose, avec abandon, lorsqu'on écrit à un parent ou à un ami.

Ah! prenez garde, mesdames et messieurs, à qui votre correspondance s'adresse. Si elle tombe entre les mains d'un de ces enragés graphologues, vous serez joliment mutilés! Toutes vos lettres seront minutieusement étudiées, chaque mot pesé, scruté, retourné comme le champ de La Fontaine, avec cette différence qu'au lieu de rapporter un trésor, on aura fait de vous un portrait plus ou moins ressemblant, et probablement qu'un jugement peu favorable sera porté sur votre caractère.

Vos *a* ou vos *g* sont-ils bien fermés, vous manquez de franchise; trop ouverts, c'est du laisser-aller, de la négligence.

Vos *M* majuscules ont-elles les deux jambages de même hauteur, vous êtes vulgaire. Le premier jambage est-il plus haut que le second, vous avez des goût raffinés, aristocratiques. Avez-vous mâché la moitié de vos mots, vous êtes plein d'esprit, d'originalité. Votre encre est-elle pâteuse, votre bec de plume large et tendre, il est clair que votre écriture n'aura rien d'aérien et que vos points comme vos accents seront lourds. Dans ce cas, vous serez considéré comme un esprit commun, matériel. On ira même jusqu'à vous accuser de brutalité si vous accentuez la barre de vos *t*.

Ce n'est pas tout. Ne mettez jamais de point sur vos *j*, ce serait une minutie.

Je pourrais continuer sur ce thème encore longtemps; mais mon but n'est point de dénigrer une science qui est aussi pratiquée par plusieurs hommes de talent. Je voudrais simplement mettre mes lecteurs en garde contre ces gens qui font de la graphologie un métier, comme je l'ai dit plus haut.

De pauvres ouvriers, croyant avoir affaire à des diseurs de bonne aventure, vont verser dans la bourse de plus riches qu'eux une partie de leurs économies.

Là n'est pas encore tout le mal; mais j'ai vu des exemples frappants de brouille entre parents et amis, autrefois intimément unis, parce qu'ils avaient cru démêler dans l'écriture des uns et des autres des signes graphologiques de fausseté, de ruse, de légéreté, etc.

Croyez-moi, jugez plutôt votre prochain par vos propres sentiments, votre expérience, et soyez un peu physionomiste. Il n'est pas nécessaire de recourir à un étranger pour connaître les défauts et les qualités de vos parents, de vos amis et de tous ceux que vous aimez.

Si pour une question d'intérêt commercial, une association, par exemple, vous jugiez nécessaire de vous renseigner sur le caractère, les goûts, les aptitudes de telle ou telle personne, eh bien, adressez-vous à la source même, à des professeurs qui ont étudié à fond la graphologie, car on ne saurait être trop circonspect lorsqu'il s'agit de questions si délicates.

★

Vilhiès et novallès mésourès.

Oreindrâi qu'on a bin accoutemâ lè mésourès d'ora, et qu'on est bin âo fé, tsacon sâ s'ein teri; mâ dâo coumeincémeint, cein n'allâvè pas tant châ; et clliâo quilo, cé litre, cé mètre, clliâo z'arpents et clliâo stères, époâirivont lè dzeins; kâ jamé on avâi oïu dâi mots dinsè; c'étâi pi què dè l'allemand, et quand on no desâi que y'avâi onco dâi grames, dâi déci, dâi z'ârès et dâi centimètres, eh! à Dieu mè reindo! c'étâi l'abominachon dè la désolachon, et lè vîlhio ariont volliu mouri po ne pas étrè d'obedzi d'appreindrè cé terratchu. Assebin a-t-on teimpétâ! Coumeint se lè sétâi, lè pots et lè quartettès n'étiont pas bin coumoudo! Ao mein on savâi diéro on poivè bâirè, et cé tsandzémeint n'arâi pas met à l'affront noutron bravo syndiquo on dzo que l'étâi z'u pè Mordze et que va avoué on ami bâirè on verro à ne n'a pinta. Tapè su la trablia, et quand lo carbatier lâo vint démandâ cein que faut servi, lo syndiquo, que volliâvè cein que reimpliacivè lo demi-pot et que ne volliâvè pas que sâi de dè ne pas cognâitrè lè novallès mésourès, repond :

— Apportez nou voi toujou un hettolitre pou commencer.

Et la livra et lè z'oncès! et la tâisa, lo pî, l'ovrâi, lo moulo! Et l'auna, que lo bré fasâi la demi! Faillâi tot cein mettrè âo rebu. Vo dio! on ein étâi eingrindzi.

Quand l'ont z'u décidâ qu'on allâvè avâi clliâo novallès mésourès, l'ont laissi lè dzeins sè servi onco dâi vîlhiès tandi cauquiès teims; mâ du on certain bounan, harte-là! lè mâ dâi z'ébalancès, lè quartérons, lè botolhiès d'on pot scellâïes, lo pî, l'auna, tot cein dévessâi étrè met âo vîlhio fai, et l'étâi défeindu dè s'ein servi bin mé, que cein a met dein onna rude couson onna brâva fenna dâi z'einverons dè Mâodon.

Se n'hommo avâi dè la paille à veindrè, et sè peinsâvè dè la gardâ tant qu'âo sailli-frou, iô le sè veind on pou pe tchai, mâ sa fenna n'étâi pas d'avi, et le lo pressâvè po la menâ à Mâodon, âo martsi.

— Porquiè la menâ ora, se fâ à sa fenna? y'ein vu mé teri aprés Paquiès.

— Ne dio pas! mâ ne sâ-tou pas que du lo bounan faut tot veindrè avoué lè novallès mésourès?

— Oï, et pi aprés?

— Eh bin, et pi aprés! tè faut tè dé-

patsi dè la menâ tandi que te pâo la veindrè âo quintau, tandi qu'aprés lo bounan sont dein lo kà dè la tè pàyi âo litre, que te lâi cognâi rein, et que te vas tè laissi eimbéguinâ et einrossi!

L'hommo a ruminâ à l'afférè et l'a menâ la paille.

La Provence et Alphonse Daudet.

Causerie, à la Barre, 3 février 1894.

(Fin).

Depuis les temps les plus antiques il y a eu d'incessants rapports entre la vieille Provence et notre bassin du Léman, qu'on pourrait surnommer à bon droit la Provence du Nord. Des milliers de provençaux, huguenots la plupart, ont remonté leur grand fleuve et sont venus jeter chez nous, là quelques ceps de bonne vigne, là leurs brillants costumes du Midi, là leur gaîté de bon aloi, leur ravissante farandole, leur industrie intelligente et même leurs noms nationaux.

D'où vient donc ce *petit Languedoc* qui se chauffe au soleil, à l'Ouest de Lausanne et qui produit de si bon vin? D'où vient l'Abbaye des vignerons, qui rappelle d'une si frap pante manière les grandes fêtes romaines dans les arènes du Midi? D'où nous vient ce charmant costume de Montreux, si léger, si gracieux, si fin, sinon de ce chaud pays d'Arles où les filles sont si jolies et savent si bien s'habiller? D'où sont venus chez nous tous ces noms de famille qui sonnent comme les noms du Languedoc, les Fabre, les Campart, les Vermeil, les Bauty et mille autres semblables, sinon des cités du Midi?

Notre patois vaudois n'est-il pas à peu près le même que le patois du Dauphiné, et si Nîmes se vante avec raison de son Reboul, poète boulanger, la bonne ville de Lutry ne peut-elle pas lui opposer modestement son bon Marc Marguerat, poète et boulanger aussi, qu'on pleure encore en son pays. Aux Mistral, aux Jasmin, aux Aubanel, aux Roumanille, aux charmants félibres du Midi, ne pourrions-nous pas, sans trop d'orgueil, opposer nos Favrat, nos Monnet, nos Croisier, nos Dénéréaz, nos Ceresole et bien d'autres charmants conteurs qui ont aussi cultivé, aimé, conservé la vieille langue des Vaudois?

A la Soladelle de la Camargue, qui naît au bord du Vaccarès, pourquoi ne pas opposer la ravissante soldanelle et la vanille parfumée, qui parent nos grands monts neigeux, et si les bons frères Chartreux, les Prémontrés, sous leur cagoule brune, venaient visiter nos montagnes, n'y trouveraient-ils pas la Chartreuse, l'élixir du père Gaucher?

Pour peindre à jamais et pour rassembler dans un écrin les sublimes beautés de notre cher pays et les transmettre éblouissantes aux mains de la postérité, il nous manque encore un Homère, il nous manquera peut-être toujours un Daudet.

J'ai parlé du pays, voyons l'homme:

Brave Daudet! dans sa touchante autobiographie, si modestement intitulée: le *Petit Chose*, il nous a peint lui-même, avec une douce mélancolie, les amers débuts de son existence.

Son père, industriel trompé par une imagination trop poétique, est ruiné d'un seul coup, la misère et la désolation s'abattent sans pitié sur la vaste usine, jadis pleine de vie, aujourd'hui sombre et désertée, où le pauvre petit enfant s'imagine être un Robinson véritable et passe, rêveur, solitaire, tristement replié sur lui-même, de longues heures, entre des rouages immobiles, un père accablé de douleur et une mère fière encore, mais de plus en plus froide et qui ne le caresse plus.

De là, transporté à Lyon, il y commence ces longues études classiques où il y a moins de soleil que de jours nuageux, à côté de ce pauvre frère, qui devait être son Sauveur, et notre petit Robinson manque la classe à tour de bras pour aller ramer sur la Saône, admirer les argyronèles, les petits poissons et les fleurs.

A peine adolescent, le voilà pion dans un lycée inférieur de ce Midi si triste pour les écoliers, tout à coup privés du grand air. Il est pion, métier terrible, infernal et bourré de pièges, où il prépare, entre temps, sa licence dans un sombre milieu qu'illuminent pourtant parfois les deux yeux noirs d'une pauvre fillette compatissante dont il devient, hélas! platoniquement amoureux.

De méchantes intrigues, de faux rapports, des scènes de café, le chassent de cet asile accidentel, où gémissent les voix des Grecs et des Romains, et le voilà parti pour Paris, le pays de la gloire et de l'argent, par un jour d'hiver, glacé dans son paletot mince et râpé, les pieds gelés dans des caoutchoucs veufs de souliers.

Celui qu'il appela plus tard sa mère Jaques, son brave frère, l'y attendait dans sa mansarde; il le presse sur son cœur, le réconforte, lui parle en pleurant du passé, du doigt lui montre l'avenir, et ces deux pauvres petits provençaux, ces deux bons frères, orphelins, l'un trottant dans la rue vers son pauvre bureau, l'autre écrivant ses rêveries, commencent une vie à deux, pleine de charme, d'inattendu, de misère et de poésie.

Alphonse noircit le papier, il entasse rimes sur rimes, il veut briller, il veut percer; il cherche une piste nouvelle, où tant d'écrivains ont passé avant lui, mais bien souvent il désespère, et sans la bonne mère Jaques, qui croit en ce cher petit frère, il briserait son encrier.

Enfin, en 1857, paraît un premier recueil intitulé les *Amoureuses*, où les Parisiens étonnés, ahuris, purent lire, avec une stupéfaction profonde, les aventures d'un papillon et d'une bête à bon Dieu; et ce premier essai, plein de grâce et de genre, classe d'emblée le jeune auteur parmi les maîtres du style et les écrivains distingués.

Vient ensuite le *Petit Chose*, naïve et touchante odyssée, où soufflait le vent des Alpilles, où toutes les pérégrinations douloureuses d'un homme de lettres à son début, dans le gentil pays de France, étaient peintes au jour le jour.

Mais le chef-d'œuvre de l'admirable ciseleur, si profond, si fin, si gracieux, si complet dans les sujets les plus divers, c'étaient les *Lettres de mon moulin*.

C'est de ce petit ouvrage, véritable ruisseau de perles, que j'aurai l'honneur de vous entretenir aujourd'hui et que je détacherai quelques morceaux choisis qui résument toutes les grâces de cet immortel écrivain.

Quel est l'homme fatigué des combats de la vie qui n'ait une fois au moins rêvé quelque petite chaumière au coin d'un bois bien frais, une cabane au bord de l'eau, une retraite impénétrable aux importuns, pour y respirer quelques jours d'automne ou d'été l'air libre à pleins poumons, pour y dormir enfin tout son saoul aux doux murmures de la brise, ou sous les clapotements de la pluie et s'y refaire, dans la paresse et le bonheur, des secousses brutales et des dures expériences d'ici-bas.

Or le Petit Chose s'ennuyait un jour à Paris; la grande Babylone aux pavés retentissants, aux nuits plus dures que les jours, avait à la fin fatigué, révolté son petit cerveau provençal. Il sentit alors le besoin de se refaire un peu, de respirer l'air frais de ses vieilles montagnes, de revoir là-bas le grand fleuve qui roule parmi les saules argentés et les hauts peupliers; d'entendre encore la voix amie de ces poètes provençaux, qu'il connaît, qu'il honore et qu'il aime et qui, comme les troubabours antiques, savent se contenter d'une jatte de lait et de la poignée de main des rudes pâtres, des curés débonnaires et des pêcheurs pauvres comme eux.

Par devant un parfait notaire provençal, à deux pas de Pamperigouste, il s'achète un bon vieux moulin à vent, depuis vingt ans abandonné, ruiné par la minoterie nouvelle et que maître Cornille, son dernier tenancier, avait laissé sans successeur. Le Petit Chose y arrive d'un trait depuis Paris; il examine sa chaumière dont les ailes ne battent plus; il regarde en bas et en haut.

« En bas, un petit bois de pins, tout étincelant de lumière, dégringole devant lui jusqu'à la Côte; à l'horizon, les Alpilles découpent leurs crêtes fines. Pas de bruit... à peine de loin en loin un son de fifre, un courlis dans les lavandes, un grelot de mules sur la route...

« Tout ce beau paysage provençal ne vit que par la lumière.

« Adieu Paris bruyant et noir! » Tous les soucis sont envolés. Le voilà à mille lieues du monde civilisé, des journaux à tant la ligne, des théâtres, des cabales et des cafés.

Seuls, une vingtaine de petits lapins demi sauvages le saluent en lui montrant leur petit derrière tout blanc; un vieux hibou, locataire intrus du premier, tout effaré, le reçoit en faisant: « hou, hou, hou! » et le Parisien lui sourit en contemplant ses ailes grises de poussière et en murmurant en lui-même: « ces diables de penseurs! ça ne se brosse jamais! »

C'est donc là qu'il rêvait, revivait depuis quelques bons jours, tantôt faisant de la copie pour cet affreux Paris qui le harcèle, tantôt courant les bois, tantôt contemplant avec amour les troupeaux qui redescendent de la montagne vers les *Mas* inférieurs; les agnelets sauvés du loup, portés dans des paniers par les mules; deux grands coquins de bergers en queue, drapés dans des manteaux de cadis rouge qui leur tombent sur les talons comme des chapes, et leurs braves chiens haletants, effarés, qui ne veulent rien voir, rien entendre, rien boire et non plus manger avant que tout le troupeau soit rentré, le gros loquet poussé sur la petite porte à claire-voie et les bergers attablés dans la salle basse.

Alors seulement ils consentiront à gagner le chenil et là, tout en lapant leur écuellée de soupe, ils racontent à leurs camarades de la plaine ce qu'ils ont fait dans la montagne, un pays noir où il y a des loups et de gran-